

Monika Bugs, Patrick Demouy (Hg.): Botschaft der Steine – Message des pierres. Mittelalterliche Steintafeln und zeitgenössische Frottagen im Dialog. Dalles médiévales et frottages contemporains en dialogue; Tübingen: LEGAT Verlag 2007; 404 p., 241 fig.; ISBN 978-3-9329-4226-6, € 49,80

Ce livre en allemand et en français accompagnait une exposition tenue à Reims et Aix-la-Chapelle. Il est né d'une rencontre singulière entre Monika Bugs, historienne de l'art et artiste, et les carreaux de pavement du chœur de Saint-Nicaise, à présent exposés dans le bas-côté nord de l'abbatiale Saint-Remi de Reims. L'ouvrage de belle facture, cartonné et avec jaquette, nous convie à un véritable voyage initiatique dans le temps et l'espace, relaté avec force conviction et sensibilité. La concision et l'indéniable beauté de ces œuvres des années 1300 ont frappé M. Bugs au point de l'engager dans un projet de longue haleine étalé sur cinq ans, de 2001 à 2006. Afin de saisir l'essence de ces fascinantes dalles aujourd'hui dressées contre un mur, alors que leur position d'origine était horizontale, M. Bugs a eu l'idée de recourir aux frottages de graphite sur papier. Il ne s'agit pas de relevés archéologiques, comme on peut en faire de peintures ou de mosaïques, voire même de vitraux, dans un souci d'enregistrement objectif, support d'une lecture critique des œuvres, mais bien d'une entreprise personnelle, un dialogue entre artiste du passé et artiste du présent par le biais d'une expérience sensible. A cet effet, les décors des quarante sept dalles aujourd'hui conservées n'ont généralement pas été pris en compte; seules les scènes, voire certains personnages, ou même encore des détails qui ont parfois donné naissance à des assemblages, sont concernés.

Ces frottages sont intégralement publiés au sein d'un catalogue raisonné placé en fin d'ouvrage, avec photographie en noir et blanc de chaque dalle. Le lecteur à ainsi le loisir de confronter les originaux à l'interprétation qu'en propose M. Bugs. Car si l'artiste s'est attachée à retracer fidèlement le document sous-jacent, des différences dans l'intensité du trait ou le rendu des aspérités de la pierre, font de ces frottages des œuvres à part entière. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser les deux frottages de Moïse dans la bataille contre les Amalécites: le premier met en exergue la figure principale, rendue d'un trait ferme et grisée de façon intentionnelle, tandis que ses opposants sont presque effacés; le second réalisé quatre ans plus tard place les trois protagonistes sur le même plan en les cernant d'estompes.

C'est M. Bugs elle-même qui explique le pourquoi d'une telle entreprise, avec au préalable une remise en contexte des dalles par Patrick Demouy pour leur histoire et Wolfgang Kraus pour leur iconographie. Là encore, prime le souci de dialogue passé/présent, ces deux auteurs donnant au lecteur les clés d'une compréhension approfondie des œuvres médiévales qui ont inspiré les frottages.

P. Demouy, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Reims-Champagne-Ardenne et à l'Institut catholique de Paris relate avec clarté l'histoire mouvementée des dalles en prenant appui sur l'étude incontournable de Maryse Bidault et Clau-

dine Lautier parue il y a plus de trente ans.¹ La présentation actuelle de ces œuvres, bien qu'ayant le mérite de les protéger, nous fait oublier qu'à l'époque de leur conception, autour de 1300, elles ornaient le sol du sanctuaire de l'abbatiale Saint-Nicaise située non loin de Saint-Remi. Elles faisaient partie d'un ambitieux programme de décoration contribuant au même titre que les vitraux distribués dans les chapelles du chœur à rehausser la beauté d'une architecture particulièrement légère due à Hugues Libergier et Robert de Coucy. Les qualités indéniables de l'église ne l'ont malheureusement pas mise à l'abri du vandalisme révolutionnaire: vendue en 1798, elle est finalement détruite. Quant aux dalles, elles avaient déjà en partie été démantelées en 1760–1764 lors de la restructuration du sanctuaire et placées dans trois chapelles rayonnantes. Vendues à la fin du XVIIIe siècle, elles composent en 1812 le pavé d'une cour, pour finalement être cédées à la ville de Reims en 1846 qui les fait déposer à Saint-Remi. Après ces vicissitudes, on comprend que seul un quart de ce pavement nous soit parvenu, et que certaines pièces soient fortement dégradées. Du point de vue esthétique, avec leur traitement graphique d'une grande maîtrise, ces carreaux de calcaire de 60 cm de côté, gravés et incrustés de plomb, s'apparentent aux vitraux. Toutefois, sur le plan technique, c'est du côté de l'art funéraire et des plates-tombes qu'il faut chercher leurs sources, même si rien de comparable n'a été conservé, conférant à ces œuvres un caractère d'exception. On a pu établir la participation d'au moins trois artistes obéissant à des critères esthétiques précis en conformité avec ceux de l'époque, les figures généralement longilignes étant enveloppées de drapés puissants. Les dalles semblent ainsi homogènes et seul un œil exercé peut y déceler de légères différences.

La précision du trait et la force du détail sont au service d'un cycle iconographique exceptionnel, entièrement consacré à l'Ancien Testament, comme le confirme Dom Marlot dans son *Histoire de la Ville, Cité et Université de Reims* écrite en 1660–1663 alors même que les dalles étaient toujours en place dans le sanctuaire de Saint-Nicaise. Mais si dès l'origine aucune scène du Nouveau Testament n'était mise en perspective avec des passages de l'Ancien Testament, selon un commentaire typologique courant au Moyen Age, il est clair que le choix s'est porté sur des figures annonçant le Christ, le Verbe incarné. Ce qui fait dire à P. Demouy que „le fil conducteur est l'action salvatrice de Dieu. On peut lire comme une préfiguration de la Rédemption cette intervention du Seigneur dans l'histoire de l'humanité pour sauver les justes“, révélant de la sorte l'essence du message des dalles.

Par le biais d'une analyse approfondie du contexte biblique, W. Kraus, spécialiste de l'histoire de la théologie, actuellement professeur à l'Université de la Sarre, nous familiarise quant à lui avec les multiples scènes de lecture parfois difficile, alors même que des inscriptions nous en donne le thème. L'auteur livre en préambule des remarques générales sur les sujets abordés et l'absence notable de certaines scènes ou personnages que l'on peut dans une certaine mesure attribuer à la perte d'une partie du dallage d'origine. Puis sont passés en revue les sujets illustrés, en contrepoint du

1 M. BIDAULT, C. LAUTIER: Le pavement de l'ancienne abbatiale Saint-Nicaise de Reims, in: *Revue de l'art* 31 (1976), 9–20.

catalogue raisonné dont l'ordre est identique. Dans leur état actuel, ces œuvres montrent des passages de la Genèse, de l'Exode, des Nombres, de Daniel, de Susanne et de Bel et le dragon. Avec beaucoup d'acuité W. Kraus explique la portée des textes puis fait le lien avec les images, démarche inverse de celle propre aux historiens de l'art. A travers cet exposé, le lecteur prend pleinement conscience, comme l'avait déjà souligné P. Demouy, que ces dalles portent un message d'espoir, car il est question de personnages sauvés par leur foi en Dieu alors même que leur situation semblait désespérée. Ainsi, „dans toutes les adaptations des textes de la Bible il est question de délivrance. C'est valable pour Noé dont la famille est sauvée dans l'arche, c'est valable pour Loth qui échappe à la ruine de Sodome, c'est valable pour Jacob qui, après avoir remporté le combat avec l'ange, est béni par ce dernier, c'est valable pour le peuple d'Israël qui est délivré du joug égyptien et sauvé sur son chemin à travers le désert, c'est finalement également valable pour Susanne et Daniel (cycle de Dan.) qui sont tous les deux délivrés de situation menaçant leurs vies.“ Quand on pense que ces carreaux étaient à l'origine placés dans le sanctuaire de Saint-Nicaise, espace réservé aux moines qui, à partir du XIIIe siècle, ont suivi les coutumes de l'abbaye de Cluny, et dont la fonction étaient de prier pour le salut des Hommes, ces remarques éclairent la finalité des œuvres.

Le texte de M. Bugs qui fait suite à celui de W. Kraus en constitue le prolongement, car l'auteur de par sa longue familiarité avec les dalles nous conduit dans leur intimité en analysant les éléments qui les composent, notamment les gestes, vecteur des sentiments, des messages. La gestuelle médiévale rejoint le geste de l'artiste moderne, et l'on se plaît à regarder longuement la photographie de la main de M. Bugs qui reproduit sur papier une main médiévale, „deux mains en dialogue interactif.“ M. Bugs explique la genèse et le pourquoi d'une telle entreprise: le hasard qui l'a conduit à Saint-Remi, le charme de l'église, sa rencontre avec une allemande qui regarde le mur de dalles de Saint-Nicaise, l'image de Susanne qui la frappe, au point de constituer la couverture du présent livre. Et puis le besoin de mieux connaître ces œuvres, de les maîtriser dans leurs moindres détails, de se les approprier pour mieux les comprendre. Le choix des frottages que M. Bugs connaît bien puisqu'elle a étudié ceux de Max Ernst s'impose rapidement: ils s'adaptent parfaitement au relief de plomb. Cette technique a l'avantage de capturer «une réalité afin d'en créer une autre, en incluant le hasard». Le frottage de L'ange qui bénit Jacob, avec son trait nerveux d'où surgissent les visages, en est l'illustration parfaite, car bien que très proche de la dalle d'origine, il en propose une autre image. On comprend aussi qu'en enregistrant les irrégularités des lignes de plomb, les aspérités de la pierre, les lacunes, les cassures, les frottages donnent naissance à une troisième dimension, apportant un supplément d'âme à ces carreaux. Ils complètent les photographies comme le met en évidence le catalogue. Par ailleurs, les clichés de M. Bugs au travail, accroupie ou juchée sur une échelle dans l'église devenue atelier, rendent palpables la concentration, le recueillement, la familiarité avec les œuvres, le lieu et les gens qui le fréquentent. Car la démarche de M. Bugs est aussi une aventure humaine, avec un hommage

appuyé à tous ceux qui l'ont rendue possible, notamment Maurice Perret, l'abbé André Rousselle, l'abbé Jean Goy et bien sûr Patrick Demouy.

En définitive, on ne peut que louer l'entreprise originale de M. Bugs nous conviant à une relecture de ces dalles si singulières, d'une beauté attachante, alors même qu'*in situ* seule la partie inférieure est accessible au visiteur. Comme le souligne avec pertinence Patrick Demouy: „Le travail accompli par Monika Bugs est véritablement une révélation, car la collection de ses frottages permet la mise en valeur sélective de la beauté et de l'expressivité d'un visage, de la grâce ou de la force d'un geste et toujours de l'intensité du message.“

SYLVIE BALCON-BERRY

Université Paris IV – Sorbonne

Stefan Weppelmann (Hg.): Zeremoniell und Raum in der frühen italienischen Malerei (Studien zur internationalen Architektur- und Kunstgeschichte 60); 252 S.; Petersberg: Michael Imhof Verlag 2007; ISBN 3-8656-8260-X, € 49,00

Die frühe italienische Malerei, die einst zu den klassischen Kerngebieten der Kunstgeschichte zählte, ist an deutschen Universitäten wie Museen in den letzten Jahrzehnten auf vergleichsweise geringes Interesse gestoßen und war auf dem besten Wege, sich zu einem Randthema abseits der Hauptwege der Forschung zu entwickeln. Doch scheint seit einigen Jahren erfreulicherweise eine Trendwende in Sicht zu sein, die dieser Marginalisierung erfolgreich entgegenwirkt. Symptomatisch hierfür sind drei große Ausstellungen deutscher Museen, welche die Frühen Italiener aufs neue ins Blickfeld des Publikums gerückt und auch wieder auf die Agenda der Forschung gesetzt haben: Den Anfang machte die 2005/06 von Stefan Weppelmann in der Berliner Gemäldegalerie veranstaltete Schau „Geschichten auf Gold. Bilderzählungen in der frühen italienischen Malerei“, die nicht nur die Predellen als Teilbereich der Retabelmalerei vor Augen führte, sondern auch mit der Rekonstruktion des ehemaligen Hochaltarbildes von S. Croce in Florenz, das der sienesische Maler Ugolino di Nerio in den 1320er Jahren schuf, aufwarten konnte.¹ Bereits 2006 folgte Jochen Sanders Ausstellung „Kult Bild. Das Altar- und Andachtsbild von Duccio bis Perugino“ im Städel Museum in Frankfurt, die den Zusammenhang von Form und Funktion in der italienischen Tafelmalerei in den Blick nahm.² Jüngst ist schließlich Cennino Cennini, der Verfasser der grundlegenden Quellschrift zur Maltechnik der Frühen Italiener (*Libro dell'arte*, um 1400), wiederum in einer Ausstellung der Berliner Gemäldegalerie, in den Kontext der „Tradition der toskanischen Malerei von Giotto bis Lorenzo Monaco“ gestellt worden.³

1 STEFAN WEPPELMANN (HG.): Ausst.-Kat. Geschichten auf Gold. Bilderzählungen in der frühen italienischen Malerei; Berlin, Köln 2005.

2 JOCHEN SANDER (HG.): Ausst.-Kat. Kult Bild. Das Altar und Andachtsbild von Duccio bis Perugino. Cult Image. Altarpiece and Devotional Painting from Duccio to Perugino; Petersberg 2006.

3 WOLF-DIETRICH LÖHR, STEFAN WEPPELMANN (HG.): Ausst.-Kat. „Fantasie und Handwerk“. Cenni-